SÉNAT
BIBLIOTHÈQUE VICTOR COUSIN
Manuscrits
Fonds
Arconati
Visconti
SORBONNE

28 août 1907

846

Mon bien cher marquis,

Je comprends la tristesse découragée qui vous envahit malgré vous à la suite des pertes cruelles que subit votre amitié, et je m'y unis d'autant plus associé en lisant vos dernières lettres que je me prends me défendre moi-même d'une noire mélancolie, en voyant se raréfier de jour en jour autour de moi le groupe local de mes camarades de lutte de la première heure. La génération actuelle, qui jouit de la liberté politique sans l'avoir achetée par aucun sacrifice, ne se doute même pas des durs épreuves et du tourment moral qu'ont été le lot de nos aînés. La carrière politique est faite de scepticisme, et c'est par une sorte d'indifférence intellectuelle équivalant au scepticisme qu'elle accueille les ministres les moins qualifiés par leur vertus civiques et leurs services antérieurs.

Vous êtes de la vieille école,

Ma bien chère marquise, De celle qui t'est fermée aux leçons des grands fondateurs de la République, et votre âme est trop fortement trempée pour que vos influences intimes ne soient pas légitimes, celle de la sainteté avec un sourire inflexible, vous détournent de l'intérêt que vous portez à votre pays. Or, comme vous le dites avec raison, ce pays est dans une passe bien dangereuse avec un gouvernement qui a à sa tête l'homme qui a projeté pendant deux jours d'embarrasser intérieur extérieur pour jeter à bas les institutions ou les dissoudre, quand il ne se maintiendrait pas à leur abattre, on peut s'attendre à tous les coups de tête. Il n'y a qu'une chose sensée qu'on n'ait pas encore tentée, c'est d'aimer le gouvernement, une conduite prudente et méthodique. Ceux qui le commandent et l'approuvent à sa perte valeur n'ont qu'un reproche à former : c'est qu'il ne fasse rien,

parce qu'on peut être certain d'avance que s'il faut quelque chose, il sera pire.

Malheureusement les vacances sont loin de toucher à leur fin. Et ne rien faire, en attendant la rentrée des Chambres, est impossible. Au surplus, la majorité qui a soutenu le cabinet manque, comme lui, de homogénéité et de suite. Je vois qu'on s'occupe dans les journaux à nous donner prochainement une majorité nouvelle, où viendraient coopérer les socialistes et les radicaux-socialistes exclusifs. Les progressistes prendraient la place laissée vacante par les Républicains qui peut-être avec Clemenceau. La combinaison, telle qu'annoncée, ne tiendra pas longtemps. On affecte de croire qu'une majorité qui se déclare ouvertement pour la guerre à l'extrême gauche, tuberculeusement sous l'influence et sera forcée de chercher son appui sur les bancs des socialistes. L'expérience de Millerand est là pour établir le contraire. Ramadier l'a voulu

fort justement l'autre jour : je n'ai jamais aimé, ni en fait, ni en principe la manière que nous avons adoptée, que j'ai par traités avec plusieurs fractions quelconques autres que le parti de gauche. Il faut nécessairement rechercher derrière moi, parce que je suis un programme et surtout une tactique. Il n'y a pas à tenir compte des socialistes dans la rédaction d'un programme et dans l'orientation de la politique. En revanche, il y a bien de les mettre à l'aise. Nous nous moquons de l'union nous nous moquons de l'union radicale. Nous n'inventons pas l'eau radicale.

Je dis que cette attitude est possible au ministère actuel, mais plus qu'à un ministère Waldeck qui serait une vraie salade. Mais elle est possible à quelqu'un que ne veux pas nommer, parce que son heure n'est pas venue. La gauche n'est pas encore assez fatiguée de tendre vers, assez apeurée de la tentation pour accueillir un acte d'énergie, et ce sera pour la chambre prochaine que nous aurons un acte d'énergie à faire et on finira avec l'incohérence gouvernementale

BIBLIOTHÈQUE VICTOR COUSIN
Manuscrits
Fonds
Arconati
Visconti
SORBONNE

Je regrette bien, ma chère mar-
raine, qu'il ne vous ait pas été pos-
sible d'obtenir de Dubost une invi-
tation pour la petite réunion d'amis
annoncée. Il n'y a pas eu publicité
de défaut indiquée. Tout s'était
éclairé le tableau avant. Il faut pas-
sé.
L'arrivée triomphale de Rouher
à Amiens ne me tente pas. Si j'en
crois un entre-acte, qui me dit
par un article, mon entre-acte de Paris,
son coffre-fort s'est subitement rempli
depuis l'affaire d'Algérie. Il en a
une de cette même: pendant l'affai-
re d'Algérie. Chacun y gagnait,
le mien ne m'a jamais paru de ce
côté. Je vis simplement, ce qui ne
veut pas dire de sage emploi, des
quelques milliers de francs qui pé-
riodiquement de mes économies et re-
traites insuffisants à une dette. Mon
automobile, et je me fais pour tout
tout, sauf pour mon entrée en
prière.
Jeanne veut parler de Xavier.

Cet excellent garçon m'inspire une
commisération profonde. Je l'aime
toujours pour la fidélité qu'il m'a
montrée pendant mon malheur.
Aussi je m'abstiens de commenter
tout, qu'une pourraient être que fol-
tres, sous son impénétrable cadence.

J'espère que la Belgique ne vous
absorbera pas assez pour me priver
de vos lettres, qui sont un régal à la fois
pour mon esprit et pour mon cœur.

Nous jouissons à Paris d'une température
très agréable. Si je consulte le ver-
dict de la plume précédente, c'est que
cette température a produit sur mes
cheveux effets sur les blanchir de la même
couleur, dont la santé est bien ambitieuse.
Mes journées se passent le plus pro-
fondément et le plus gaiement du monde
au milieu de tous mes amis, femmes,
filles, petits-fils, et comptez un genre
plus de cœur qui me vient souvent et
une belle-fille, admirable dans son
malheur et ornée de toutes les qualités
qu'on peut désirer à une femme. Je sais
vous avouer que tout ce monde vous aime
et lit vos lettres avec transport.
Mais je prétends, chère amie, vous ai-
mer plus que tous, et y mettre de votre
votre amour. Aussi je
vous embrasse, en vous priant
Cour à la façon des anciens chevaliers

E. Sue